

LE POLITIQUE,

JOURNAL DE LIÈGE.

On s'abonne au bureau du journal, rue du Pot-d'Or, et chez MM. les directeurs des postes. — Le prix de l'abonnement est de 11 francs pour Liège, et 13 francs pour les autres villes du royaume. — Un Numéro séparé se vend 16 centimes. — Les abonnements commencent à toutes les époques. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis. — Le journal est remis aux abonnés qui habitent Liège moyennant une faible rétribution payable au porteur. — AVIS ET ANNONCES : Le prix de la ligne d'insertion est de 20 centimes.

SUISSE. — BERNE, 8 NOVEMBRE.

L'unanimité s'est prononcée pour les conclusions de la commission chargée de ce qui concerne le *conclusum* relatif aux réfugiés. Le président a pris ensuite la parole, et il a dit :

« Messieurs, la diète extraordinaire de 1830 a rempli la mission dont elle avait été chargée par ses commettants ; cette mission avait pour but d'aplanir autant qu'il était en son pouvoir les difficultés qui s'étaient élevées entre la France et la Suisse. Ceux qui ont été témoins de nos délibérations ou qui voudront consulter les protocoles de cette assemblée, acquerront la conviction que nous avons tous cherché de notre mieux, d'une part à lever les difficultés survenues, et d'autre part, à conserver intacts l'honneur et l'indépendance de la patrie. Enfin une décision a été prise, et quoiqu'elle n'ait pas obtenu un grand nombre de voix, tous les cantons se réuniront en faisceau pour la maintenir. Du moins quant à Berne, il ne se séparera certainement pas de ses co-états, et supportera toutes les conséquences de la décision, qu'elles soient rassurantes ou non. Le député de Berne désire que l'affaire soit terminée, c'est ce qui est encore problématique : il ne prononce rien, il ne peut rien pressentir à cet égard.

« Le second objet dont la diète avait à s'occuper, est également terminé. Nous devons croire que notre décision sera considérée par les états étrangers comme une garantie suffisante de notre bonne volonté.

« Messieurs, je désire de tout mon cœur que la haute diète ne soit pas dans le cas de s'assembler une seconde fois cette année ; je vous donne, au nom du vorort, l'assurance que celui-ci fera tout ce qui sera en son pouvoir pour épargner des désagréments à la confédération.

« Je déclare dissoute la diète extraordinaire de 1836. »

Le député de Zurich, M. Hess, a répondu au nom des états :

« La députation de Zurich n'a point préparé de discours de clôture. Elle ne croit pas qu'il lui appartienne en ce moment de faire l'éloge de la diète. Elle remercie M. le président des efforts qu'il a faits dans la direction pénible de l'affaire dont nous avons à nous occuper, et de sa conduite dans les moments difficiles qu'a présentés cette session. Le présent et l'avenir sauront apprécier dans leur justice les travaux que nous avons faits. J'espère que le germe de notre union portera de bons fruits. Nous plaçons notre confiance dans Berne, et espérons qu'il tiendra le gouvernail de l'état d'une main vigoureuse et qu'il ne convoquera pas de nouvelle diète sans nécessité et sans qu'il y ait du danger. Nous sommes tous pénétrés des mêmes désirs, nous voulons maintenir tous l'honneur et l'indépendance de notre patrie ! Enfin exprimons nos remerciements à notre chancellerie qui a dignement rempli la tâche difficile à laquelle elle était appelée. »

ANGLETERRE. — LONDRES, LE 3 NOVEMBRE.

On écrit de Manchester, 7 novembre :
La terreur a été répandue ce matin dans le quartier de la Bourse, par l'explosion d'une immense chaudière d'une machine à vapeur appartenant à l'un des vastes établissements de ce quartier. La détonation fut aussi terrible que celle d'une batterie de canons du plus gros calibre. Les

UNE PROMENADE A LA VAPEUR

Bien qu'il soit peu convenable de parler longuement de soi, il me prend envie de vous raconter comment je fis, l'autre jour, sur le chemin de fer, une promenade, moitié volontaire, moitié forcée. Cela vous amusera peut-être, et vous pourrez en tirer des conséquences dont l'administration du chemin de fer tiendra note pour sa gouverne, s'il y a lieu.

C'était un dimanche. Il faisait un temps superbe : brillant soleil, vent frais, et point de poussière. Un ami m'attendait à dîner à Vilvorde ; mais l'homme propose et Dieu dispose.

Quelques minutes avant le départ de deux heures et demie, je me présente au bureau, je demande une place de wagon et je donne un franc au receveur. Celui-ci m'avance un billet et de la monnaie de retour. Je prends le tout et sors précipitamment. Bientôt je m'aperçois que l'on m'a remis 9 centimes et que par conséquent on n'a retenu qu'un gros sou pour ma place. Il y avait erreur évidemment au préjudice du receveur ; mais mieux vaut avoir quelques centimes sur la conscience, que de risquer d'arriver trop tard. Je me mets donc immédiatement à faire queue avec la foule qui se presse à la porte de l'enceinte qu'il faut franchir pour arriver au convoi.

Quelle cohue que cette foule ! Quel étrange assemblage des éléments les plus hétérogènes du corps social ! L'aristocratie, industrielle de la rue de la Madelaine et de la Montagne de la Cour, largement drapée dans ses étoffes soyeuses, et le menu commerce du bas de la ville, modestement endimanché ; le ban et l'arrière-ban des employés du ministère, depuis le maigre expéditionnaire jusqu'au gros chef de division ; le commis et la grisette, le bedeau de paroisse et le tambour-major de chasseurs... Que sais-je !... Tout ce qui manie la plume et l'aiguille ; tout ce qui fait gémir l'enclume et la presse ; tout ce qui fait crier l'archet et la scie ; tout ce qui se coiffe du bonnet de papier et du bonnet de coton ; tout ce qui ceint le tablier blanc et s'arme d'une lardoire ; tout ce qui pétrit la farine et prépare la casse ou le séné ; tout enfin, tout est la presse, mêlé, confondu comme dans une vallée de Josaphat.

Après avoir été couloyé, froissé par tout ce monde, après avoir eu les pieds écorasés et les épaules meurtries, après avoir odoré plus d'un

effets en sont déplorables ; deux hommes tués et cinq mortellement blessés ; et à cette occasion on ne saurait trop blâmer la négligence qui règne ordinairement à l'égard des moyens, si simples d'ailleurs, d'éviter, d'une manière certaine, de semblables accidents : il ne s'agit par exemple, que d'adopter au haut de la chaudière un tuyau de 100 à 150 pieds, plus il est élevé mieux il vaut, à travers duquel la vapeur, quand elle devient trop puissante, rejette l'eau de la chaudière.

FRANCE. — PARIS, 9 NOVEMBRE.

Nous lisons dans le *Moniteur* du 13 novembre : « D'après les ordres du roi, Napoléon-Louis Bonaparte a été extrait de la maison d'arrêt de Strasbourg, où il était détenu, pour être transporté aux États-Unis sur un bâtiment de l'état. »

« Le célèbre comte de Romanoff qui a fait l'ornement de la cour de Russie sous quatre souverains, et notamment dans ses beaux jours, sous Catherine II, qui brilla à la cour du Grand Frédéric, qui fit partie des petits cercles de l'infortunée Marie Antoinette, est à Paris depuis quelques jours. Quoique âgée de 84 ans, ce grand seigneur, dit-on, a conservé toute la fraîcheur de son esprit et l'élégance de ses manières. Il n'était pas venu à Paris depuis l'année 1783.

« Tandis qu'on fait courir à Paris le bruit que Rossini, avant son départ pour l'Italie, a achevé un nouvel opéra qui serait représenté dans quelques mois à l'Académie Royale de musique, nous apprenons par une autre voie, que le grand maestro n'a fait aucune nouvelle composition et qu'il est même décidé à ne plus travailler pour la scène. Comme on lui demandait, quelque temps avant son départ, quand il livrerait un nouvel opéra de lui à l'admiration publique, il répondit : — Pourquoi travaillerais-je encore ? Si mon nouvel opéra faisait sensation, je m'en ressentirais plus un plaisir bien vif ; et s'il échouait, on me rapprocherait cette chute jusqu'à la fin de mes jours. Non, avec un revenu de 60 mille francs par an, je puis vivre à ma guise ; que d'autres aient maintenant leur tour.

On dit que M. Schlesinger, éditeur de musique, lui a en vain offert cent mille francs, du libretto d'un nouvel opéra.

« Le traité passé avec M. Deponchel pour le privilège de l'Opéra, est prorogé de quatre années. La retraite de Nourrit est aujourd'hui positive. Nourrit parcourra la province pendant un ou deux ans, et se retirera ensuite de la scène lyrique qu'il a illustrée. Lafont est engagé à Bruxelles pour trois années. Mlle Taglioni a contracté un engagement avec le théâtre de Drury Lane. Elle se rendra ensuite en Italie, où elle est impatientement attendue. L'assesseur n'a pas encore renouvelé son engagement. (Charte 1830.)

NOUVELLES D'ESPAGNE.

Nous avons reçu aujourd'hui des nouvelles et des journaux de Madrid jusqu'au 5 novembre. La nouvelle de la prise de Cantavieja par le général Evariste San-Miguel, a été annoncée aux Cortès et accueillie avec le plus vif enthousiasme.

La commission chargée d'aviser aux meilleurs moyens de terminer le plus promptement possible la guerre civile, a présenté son rapport. Elle propose de mobiliser toute la garde nationale, et d'établir des tribunaux qui jugeraient

sommairement tous les délits de conspiration, de révolte, de connivence avec les factieux. La première de ces propositions a été votée par acclamations, mais l'autre doit être ultérieurement discutée.

La proposition de M. Argumosa, tendant à déclarer que le général Rodil n'est plus digne de la confiance de la nation, a été rejetée à la seconde lecture.

On a nommé cinq membres de la commission qui doit réviser la constitution. Ce sont MM. Arguelles (à la presque unanimité des membres, 111 sur 118) ; Antonio Gonzalez, Ferrer Olozaga et Sancho.

« On écrit de Mérida, 29 octobre :

« Les prisonniers que Gomez a enlevés à Almaden sont tous des soldats d'élite, d'excellents tireurs, natifs de l'Estramadure. Parmi eux se trouve la compagnie de notre ville, ce qui ajoute à nos regrets. Flintner a, du reste, fait son devoir et tenu sa parole comme un bon et loyal Anglais. L'Estramadure est à la merci de Gomez, car Alaix et Rodil ne font rien. Toute la province et les troupes elles-mêmes maudissent Rodil et censurent amèrement sa conduite. La terreur semble s'être emparée de tous les esprits ; l'émigration pour Badajoz est immense. » (L'Espagnol.)

« On lit dans la correspondance ordinaire de Madrid du 5 novembre :

« Le bruit généralement répandu est que les commissaires pencheraient à modeler leur travail sur la constitution de Belgique. La majorité dans la chambre semblerait devoir être favorable à cette tendance politique, mais il ne faut pas perdre de vue que sur 256 membres qui composent la chambre, 118 seulement prennent part aux débats, et il est presque inutile d'ajouter que ce sont les hommes les plus exaltés. L'opposition qui marche sous la bannière de M. Cavallero répand à dessein le bruit que ses rangs doivent se recruter de tous les membres des cortès qui siègeront plus tard dans la chambre. Quelque exagéré que soit ce calcul de l'opposition, il est positif au moins que le parti exalté ne saurait, ni avec ses forces actuelles, ni même avec des renforts ultérieurs, constituer un gouvernement révolutionnaire. L'essai que cette minorité a déjà fait du pouvoir ne lui a pas été favorable, et le ministère, qui se soutient avec tant de difficulté, ne sera pas, ne peut pas être un pouvoir régénérateur.

« Aujourd'hui l'espoir du parti libéral repose sur le jeune Narvaez, officier aussi intrépide que distingué par ses connaissances stratégiques ; celui là même dont la belle conduite dans la première journée d'Arlaban, faisait dire au général français Bernelle : « Rien n'est beau à voir comme le colonel Narvaez un jour de bataille. » Cet éloge flatteur n'a rien d'exagéré : telle est la confiance inspirée par ce jeune homme, que l'on ne doute pas du succès des armes de la Reine s'il parvient à joindre Gomez. Hier, le général Narvaez a traversé la capitale à la tête de 5,000 hommes, parfaitement armés, équipés et disciplinés, véritable élite de l'armée. Ces soldats, dont toute la population a pu admirer la tenue superbe et l'air martial, ont parcouru divers quartiers sans proférer un seul cri. Depuis les derniers événements de la Granja, on n'était plus habitué à ce silence sous les armes, qui fait à la fois l'éloge de la troupe et celui du commandant. Cette division, qui dédaignait d'appeler sur ses rangs l'attention publique par des vociférations sans dignité comme sans harmonie, se dirige vers l'Estramadure. » (Espagnol.)

fait l'office des chevaux, et attend d'ailleurs que messieurs les gardes craindraient de compromettre leur nouvelle dignité en répondant à quiconque les appelle cochers, personne ne répond au vieux monsieur, si ce n'est la cloche qui annonce le moment du départ. A ce signal, la jeune personne, à qui l'on a déjà fait place à mes côtés, veut absolument descendre, mais la fatale échelle a disparu. Elle se lève, elle va sauter à terre à ses risques et périls, mais en ce moment une rude secousse la fait retomber sur son banc ; on part ! on est parti !... Mon oncle nous voit filer sans lui, nous rasons la barbe à mon oncle, qui tend les bras vers sa nièce et qui crie : « arrêtez ! arrêtez cochers ! »

Mais c'est un cocher terriblement sourd que le cocher de la vapeur ! celui là va toujours son train, sans s'inquiéter des cris ni des menaces de personne.

Nous sommes déjà loin de mon oncle : à peine ai-je eu le temps de lui crier : « ne craignez rien pour votre demoiselle, je serai son... » Une secousse me coupe la parole. Le pauvre homme d'ailleurs ne pouvait m'entendre, mais il comprit mon geste, et malgré son désespoir il y répondit par un signe de remerciement.

Me voilà donc devenu le chevalier errant, ou si l'on veut, le mentor d'une jeune fille de sept ans, ayant de beaux yeux noirs, des cheveux à la Ninon, un joli pied, et ce qui, à mes yeux, se hausse infiniment toutes ses grâces, une robe blanche et un voile vert. La pauvre enfant sanglotait. Sans perdre la tête, ni la carte, je fais de mon mieux pour la consoler. Je proteste de mon dévouement, je promets de la ramener à son oncle par le premier départ de Vilvorde. En attendant je la présenterai à la femme de mon ami qui m'attend à dîner ; et j'espère bien que le souvenir d'une légère disgrâce ne l'empêchera pas de manger d'une excellente dinde fardée et d'une délicieuse tarte à la crème qui se préparent pour nous en ce moment.

La petite n'est pas béguenue. Elle paraît se consoler. Elle me remercie gracieusement, et déjà le sourire de la gaité a reparu sur ses lèvres mignonnes. Voilà qui va bien....

Mais où sommes-nous ?... Pourquoi cette halte ?... Quoi ! c'est déjà la station de Vilvorde !... Descendez, s'il vous plaît, mademoiselle.

